

PHOTOGRAPHIE

Il existe une photo qui nous représente, mon père, mon frère et moi, marchant sur un chemin en forêt. Je dois avoir six ans. C'est un petit cliché noir et blanc, aux bord crénelés. Il s'en dégage une joie de novembre. Sans doute ma mère tient-elle l'appareil car elle n'apparaît pas sur la photo. Je n'ai aucun souvenir de cette promenade. C'est pourtant le plus beau souvenir d'enfance que je me sois fabriqué.

Lorsque mon frère et moi faisons une bêtise et l'exaspérons, ma mère nous tape avec mon épée en plastique jaune de Zorro. Par bravade, nous rions sous les coups, nous soutenant l'un l'autre, ce qui rend ma mère folle de rage. Mais chaque fois elle se fatigue avant nous et, le poignet douloureux, finit par laisser tomber. Quand elle est partie, je regarde de travers mon épée de Zorro, trouvant chaque fois déloyal qu'elle accepte de se retourner contre moi.

Il arrive que mon père en ait assez de nous entendre mon frère et moi chahuter dans notre chambre. Il crie alors à travers le mur : “ça suffit ou sinon j'en prends un pour taper sur l'autre.” C'est sa formule. Étant le plus léger, je ne doute pas que c'est moi qui servirai de massue et je m'inquiète longtemps du moyen de faire le moins de mal possible à mon frère lorsque je m'abattrais sur lui.

Extrait de Rapport sur moi,
Grégoire Bouillier
Editions Allia, 2002, p. 52

A l'image de Grégoire Bouillier, sélectionnez une photographie puis écrivez l'histoire que cette photographie vous inspire, que cette histoire soit vraie ou non, qu'elle y soit directement connectée ou non.

LA VENGEANCE

N O O P U R V A T S

C'était six jours avant le mariage. Mais le processus avait été si long que ça aurait aussi bien pu être six mois. Mais, malgré les conflits, les désaccords et contre toute attente, le mariage allait avoir lieu avec un thème de lavande.

« Elle veut que les guirlandes lumineuses encerclent la salle et s'enroulent autour des piliers » dit mon oncle d'une voix épuisée.

Ma sœur épousait son petit ami de trois ans. En plus de ne pas être un mariage arrangé traditionnel, c'était aussi un mariage interracial. Mon oncle conservateur avait été malheureux de la décision. La tension et l'hostilité se prolongèrent pendant plusieurs mois. Même quand son petit ami apprenait notre langue pour lui demander officiellement la main de sa fille, et ensuite pour le supplier car mon oncle n'était pas du tout impressionné par le geste. Mon oncle avait refusé fermement de participer à ce mariage.

Il aura été le dernier à monter l'échelle pour suivre les instructions et décorer le salle de mariage. Mais, il fit tout avec un enthousiasme étonnant pour lui donner le mariage de son rêve, comme si les mois de rejet n'avaient jamais passé. C'était sa façon de faire amende. Ça lui prit une heure, beaucoup de cris et de perte d'équilibre. Enfin, mon oncle regarda autour de lui avec satisfaction.

« Tu lui as envoyé une photo ? Qu'est-ce qu'elle en pense ? »

« Uhh... elle veut... qu'on les enlève. Elle dit qu'elles ne vont pas bien avec le thème. »

Mon oncle avait une expression caractéristique d'être peu impressionné, en tenant encore le reste des guirlandes lumineuses. Il sut qu'il devrait les enlever sans se plaindre. Il pria seulement que sa vengeance se termine avec son mariage.



COMMENT TE DIRE ADIEU ?

NATÀLIA ESPACHS

25 novembre 1942

« On se retrouve à midi et demi, gare du nord.
Je t'aime fort ma chérie. »

Je vérifie l'heure pour la cinquième fois, je lève mes yeux pour relire le grand panneau. Tout est en ordre. Et pourtant, tu n'es toujours pas là. Mon angoisse augmente à chaque minute qui passe. Où es-tu ? Je te cherche parmi la foule, entre tous ses hommes qui seront bientôt partis. Envoyés au front, pour défendre notre pays. J'attends, je réfléchis, je crains. Qu'est-ce que je te dirai quand tu seras enfin arrivé ? J'observe les alentours, à mon côté, il y a une mère qui plie l'uniforme de son fils. À gauche, une femme qui embrasse son mari. Et au fond une sœur qui pleure en voyant son frère partir. Et je me demande ; comment peut-on dire adieu à ceux qu'on aime ?

Est-il possible d'étouffer un cœur qui souffre ? Comment trouver l'espoir dans un monde où les jeunes sont envoyés à mourir ? On veut tous que ce conflit soit fini. Mais c'est quand on voit la personne qu'on aime en uniforme gris qu'on se demande, à quel prix ? Et comment sommes-nous capables de les laisser partir ? Condamner des milliards de vies à l'insignifiance. À ne devenir qu'un numéro, à n'être qu'un uniforme gris !

Pourquoi continuons-nous à déguiser l'horreur et la souffrance en fierté ? Quelle impuissance de voir un massacre survenir tout en ayant les mains liées ! Et tout ceci dans quel but ? Qu'est-ce qui est plus fort que la vie elle-même ? On l'a déjà vu, des hommes se battre pour leur pays. Envoyés à mourir pour défendre une nation, une idéologie. Toutefois, cela veut-il plus que leur vie ?

Et qu'en est-il du chagrin de ceux qui les aime ? Qui soignera nos cœurs meurtris ? Quoi faire du vide qui nous empêche de dormir ? On sera condamné à voir les jours passer et à se demander : sera-t-il toujours en vie ? Mais comment serai-je capable de te dire adieu si peut-être tu ne vas pas revenir ?

Soudain, le bruit du train me réveille et parmi la foule je croise ton regard. Je te vois, t'es enfin là ! Mon cœur accélère lorsque je me jette dans tes bras. Et tout d'un coup, silence ; les pensées s'évanouissent, le temps s'arrête. Que dire ? Je suis devenue muette. Mais il y a des moments où les mots ne suffisent pas. Je prends ton visage entre mes mains et sans réfléchir, je t'embrasse. Je ne crains plus l'avenir. Je sais que je dois te laisser partir. Ce baisé c'est ma façon de te dire : « je sais que ceci n'est pas l'adieu le plus émouvant ni le plus mélancolique, mais on n'en a pas besoin. Puisqu'on se reverra, c'est promis, si ce n'est pas demain, ça sera dans une autre vie. »



DES FINS HEUREUSES

C O R D E L I A L E I G H

Toutes les histoires qu'elle lisait se terminaient par : « ... et ils vécurent heureux pour toujours. » Avec soin, bloc par bloc, elle a construit cette fin. Lorsqu'elle avait terminé, elle a regardé attentivement sa création et a espéré d'être la princesse de son prince et vivre dans leur château. Elle n'était pas spéciale, elle était l'une des nombreuses filles qui avaient le même rêve. La seule fin heureuse.

Bien des années plus tard, elle ne pensait plus à la fin, non plus à la princesse, au prince ou au château. Le quotidien était déjà assez difficile. On lui a dit qu'elle était trop grosse. Puis on lui a dit qu'elle était trop mince. On lui a dit qu'elle était trop silencieuse, mais que lorsqu'elle partageait ses opinions, elle s'affirmait trop. Elle avait besoin d'argent, mais elle n'était pas payée de la même manière que ses homologues masculins et demander une augmentation de salaire la rendait grossière.

Quand elle est devenue mère, on lui a dit qu'elle devait jongler entre sa carrière et sa famille. Les gens lui disaient d'être une bonne mère, mais lui disaient ensuite qu'elle était ennuyeuse parce qu'elle ne parlait que de ses enfants. Être une princesse, être une femme, c'est impossible. Bloc après bloc, sa fin heureuse s'est effondrée et elle ne savait plus quelle fin elle était censée construire dans sa vie.

« On ne naît pas femme, on le devient, » écrivait Simone de Beauvoir. En cherchant la fin parfaite, elle avait perdu le processus de devenir et ne reconnaissait plus la femme qu'elle était ou n'était pas. Elle a jeté un coup d'œil à sa fille, qui jouait avec les mêmes blocs de bois et s'appêtait à construire la même fin qu'elle n'aurait jamais. Elle s'est promis que sa fille deviendrait la femme qu'elle n'a jamais eu la chance d'être. Et elles vécurent heureuses pour toujours.



DES MOTS POUR MON JEUNE MOI

ALYS WILLIAMSON

Que voudrais-je dire si je pouvais parler à mon jeune moi ?

Je devrais lui dire que ce n'est pas facile d'être une fille. Dès mes premières règles, la transition d'enfant à fille a commencé. La prise de conscience que les choses seraient différentes, que je ne pourrais plus être aussi insouciante ; que je devrais être plus prudente. Comment puis-je lui dire ce que sa jeunesse lui apportera ?

La première fois qu'elle prendra conscience de son corps, la première fois qu'elle se rendra compte que son corps sera jugé par les autres : « Comment peux-tu t'habiller comme ça, que penseront les gens de toi ? Comment penses-tu que les hommes vont te regarder ? »

La première fois qu'elle se rendra compte qu'elle n'est pas jolie, quand les garçons de sa classe diront : « ouah, cette fille est tellement laide, grosse aussi ! »

La première fois qu'elle se regardera dans le miroir et pleurera, analysant chaque centimètre de son corps, détestant chaque partie d'elle-même.

La première fois qu'elle aurait souhaité ressembler aux autres filles : plus mince, plus jolie, plus désirable.

La première fois qu'elle mourra de faim, la première fois qu'elle punira son corps pour être si inadéquat.

La première fois qu'elle préférera la sensation de vide dans son ventre au sentiment de profonde tristesse.

La première fois qu'elle laissera un garçon la maltraiter, si désespérée d'être désirée, de se sentir spéciale.

La première fois qu'elle sera harcelée à cause de sa jupe courte sera aussi la dernière fois qu'elle la portera.

La première fois qu'elle sera nommée une 'garce' ou une ' salope ' pour avoir rejeté les avances de quelqu'un qui ne l'intéresse pas.

La première fois qu'elle réalisera que ces choses ne changeront jamais, que les difficultés ne finiront jamais.

Lorsqu'elle se rendra compte que ce n'est pas si facile d'être une fille.



L'AMOUR FRATERNEL

CLAUDIA GALLEGLO LOPEZ

Dès le moment où mon frère est né le 26 mai 2008, j'ai vraiment senti ce qu'est la peur. Je me sens heureuse ainsi qu'honorée d'avoir un petit frère dont je prends soin mais en même temps, c'est une responsabilité grandiose. Je trouve que c'est vraiment un bijou de pouvoir enseigner à quelqu'un tes valeurs, les normes de la société et comment devenir une personne respectable. Cependant, cette joie se mélange avec un sentiment d'angoisse constante car je ne souhaite qu'aucun malheur lui arrive.

Mon frère, cinq années plus jeune que moi, est extrêmement intelligent, respectueux ainsi qu'un peu timide. Grâce à mes parents, qui ont fait un travail extraordinaire, je suis la sœur ennuyeuse qui se vante toujours de la chance qu'elle a d'avoir ce frère.

De même, avoir un petit frère, c'est un apprentissage permanent. J'aimerais souffrir pour lui et lui éviter toutes les erreurs qu'il commettra inévitablement dans sa vie mais, avec le temps, j'ai compris que je dois lui permettre de trébucher pour qu'il apprenne la façon dont la vie se conduit.

En plus, mon cœur se brise en mille morceaux quand je le vois souffrir pour moi. Il y a deux ans, quand j'avais besoin de deux interventions chirurgicales à Édimbourg, il ne pouvait ni dormir ni se nourrir à cause de l'inquiétude pour mon bien-être, ce qui, par conséquent, a provoqué une énorme tristesse en moi. Notre solution était donc d'être au téléphone presque 24 heures sur 24 car il ne pouvait pas voyager en raison des restrictions induites par le COVID-19.

Par ailleurs, étant donné que j'habite à l'étranger (je suis espagnole qui vit à Édimbourg), il me manque toujours. Mon souhait est que l'année prochaine, sa dernière année de lycée, il s'installe à Édimbourg avec moi pendant un an comme je l'ai fait à son âge lors d'un échange en Irlande.

En conclusion, je trouve qu'avoir un frère est l'un des plus beaux cadeaux que la vie a mis sur mon chemin. Rien n'est comparable à la connexion entre frères et sœurs.



L'AQUATRIP

STEPHANIE GREGORY

Un beau soir d'octobre j'ai découvert un bâtiment intrigant. Curieuse de nature, je m'y suis perdue et voilà que je me tenais debout devant ce mur, en inspectant de près la fresque. J'admirais la complexité des coups de pinceau, ces teintes bleues se mélangeant les unes aux autres, avec quelques accents de peinture blanche, formant comme des vagues. J'avais voyagé ce jour-là, et j'étais fatiguée. Peut-être était-ce juste ma fatigue, mais il me semblait qu'il y avait de petits mouvements dans la peinture. Des petits tremblements dans ma vision, un tentacule qui bouge... Je me suis dit que ce n'était rien. Je me demandais surtout quels livres occupaient les étagères, comment pouvaient-ils même exister sous l'eau ? J'imagine que les pages devaient être ruinées. Au plus j'y pensais, au plus je me sentais bizarre.

Après un moment, les couleurs se sont soudainement mises à se mélanger et la salle a commencé à tourner. Les voix dans le musée ont disparu et j'ai entendu le vacarme de l'eau remplir mes oreilles. J'ai fermé les yeux et je tremblais de froid. Peut-être aurais-je dû courir et m'enfuir, mais ma curiosité l'emportait sur la raison.

Quand j'ai ouvert les yeux, le monde de la peinture m'entourait. J'étais confuse – où étais-je ? J'ai jeté un regard rapide à mes pieds : mes chaussures étaient trempées. J'étais submergée, mais je pouvais respirer sans problème.

J'ai nagé vers les étagères et j'ai attrapé un livre sur le corps humain. Ce n'était pas du tout un livre scientifique, mais il était clair que ce n'était pas un humain qui l'avait écrit. Et, non, les pages n'étaient pas imbibées d'eau.

Tout à coup, une pieuvre est apparue. Elle a crié d'un ton menaçant « Sors d'ici ! C'est ma bibliothèque ! » en tentant de m'attraper avec son tentacule . Mais je n'ai entendu aucun bruit, il y avait plutôt une bulle qui se formait au-dessus de sa tête et rapportait ses mots. Je me sentais paniquée, je n'avais aucune idée de comment j'étais apparue là, et comment je pourrais m'échapper. J'ai essayé de bouger, mais c'était impossible! Je ne pouvais bouger seulement d'un côté à l'autre.

J'ai soudain eu une illumination... J'étais dans une BD ! Mon dernier souvenir était dans le musée de la bande dessinée à Bruxelles, où j'avais vu une œuvre impressionnante. Et je pourrais donc m'en échapper grâce à mon stylo ! Il faut que je dessine un panneau : J'ai sorti mon carnet à dessin de mon sac, et j'ai dessiné un panneau où j'ai fermé les yeux et retournais au musée. Et ça a marché ! Quand j'ai ouvert les yeux, tout était normal.

Ouah, l'art est vraiment immersif.



L'AVENTURE À NAJAC

I M O G E N W I L K I N S O N

La matinée était brumeuse, typique d'un mois de novembre. A l'arrivée à la petite gare de Najac, le plus difficile était derrière Noah et Justine. Cependant, l'aventure ne faisait que commencer. Le château de Najac, perché sur une colline escarpée, les attendait, promettant une expérience inoubliable.

Le chemin vers le château était un peu sinueux et comportait quelques surprises. Dès le départ, Justine a été confrontée par trois chiens, aboyant à qui mieux mieux pour lui signifier qu'ils étaient interrompus. Heureusement, après quelques instants tendus, Noah avait du poulet dans sa poche, alors ils ont accepté leur présence et les ont même laissés caresser. En continuant le chemin, sous les rails de la petite gare, l'ascension a commencé.

Le terrain était cahoteux, et il fallait zigzaguer à travers la colline. À un moment donné, ils sont entrés dans un champ d'herbe. Alors qu'ils couraient à travers cette mer de vert vif, ils ont aperçu un sanglier, semblant jouer à cache-cache. C'était un moment surréaliste, une rencontre inattendue au cœur de la nature.

Continuant à travers les champs, le couple est finalement arrivé aux contreforts du château. Là, la montée devenait verticale. Les vieux escaliers pavés les ont guidés. La pluie légère du matin avait rendu les pierres glissantes, mais cela n'a pas entamé leur détermination.

Enfin, lorsque qu'ils sont arrivés au sommet, une vue spectaculaire s'est dévoilée devant eux. Ils étaient perchés à une hauteur impressionnante, surplombant la région de l'Aveyron. Les arbres verts tout autour prenaient des teintes dorées de l'automne. En bas, la petite gare était visible, avec les rails envahis par l'herbe, tandis qu'un modeste train local entraînait doucement en gare, prêt à emmener ceux qui se rendaient à Toulouse ou à Villefranche-de-Rouergue.

C'était une expérience véritablement magique que de se promener dans ce petit village perché et de se sentir au-dessus des nuages lorsque la brume se dissipait. Ils ont traversé une colline escarpée, des champs et rencontré des amis à quatre pattes en cours de route, tout cela pour atteindre un sommet où la beauté de la nature et de la campagne française s'étalait devant eux, inoubliable dans toute sa splendeur.



L'ÉCHELLE

EVE NUGENT

Cette image montre une échelle entre le ciel et la terre, d'où les anges descendent et montent.

Certains humains peuvent le faire aussi, ceux qui ont quelque chose de spécial, ou quand ils en ont besoin, comme moi il y a de nombreuses années. Pour planter le décor, c'était en 303 après JC, et je suis chrétien ; ces concepts étaient incompatibles. Le christianisme était illégal là où j'habitais – ceux qui pratiquaient leur croyance, ils le faisaient en privé. Sauvagement, l'empereur Dioclétien persécutait et tuait mes contemporains, ma famille, et mes amis. Il fallait que je parte. Il me semblait que c'était seulement moi qui avais survécu.

Toutefois, le dieu m'a aidé en me montrant l'échelle vers le ciel. J'ai pu échapper à l'exécution pour ma liberté. C'était littéralement une aubaine. J'ai lentement gravi les échelons, laissant ma ville derrière moi, vers la liberté dans les cieux.

Après avoir arrivé, cela ne ressemblait à rien d'autre.

Il n'y avait pas de meurtres, pas de cris, mais plutôt de la tranquillité. J'ai marché sur les nuages à travers une grande porte, dans un jardin sans limites et éternel. C'est ici que je vis maintenant ; tout est paisible, joyeux et calme. Je vois quotidiennement des arbres verdoyants, et de l'herbe succulente. On peut entendre le faible bruit d'une rivière qui coule, et le chant des oiseaux. Tout le monde travaille ensemble. Mon passé brutal de turbulences religieuses est depuis longtemps révolu.

Cependant, la condition difficile pour rester ici, c'est qu'on ne puisse jamais partir, et que le temps ne passe pas. Est-ce une conclusion heureuse de l'histoire pour moi ?



L'ÉTÉ DERNIER

MIA SIITONEN

Il ne s'agit pas d'une photographie spéciale, en particulier ; il dépeint un moment comme beaucoup d'autres cet été-là et l'été précédent. Mais en même temps, il est révélateur d'un moment dans le temps ; un arrêt sur image de l'adolescence, juste avant que nous ne grandissions, que nous n'ayons seize ans et que tout ne change.

Il ne s'agit pas d'une histoire d'innocence perdue ou de quelque chose d'aussi sombre ; déjà, nous étions tous confrontés à bien plus de choses que nous ne le pensions à l'époque. C'est l'histoire d'une époque où l'été était encore l'été, avant que les examens, le travail, le stress et d'autres projets ne nous emportent.

Une époque où l'on passait ses journées à nager dans des étangs qui n'étaient pas destinés à la baignade, à irriter les automobilistes avec nos planches à roulettes bancales sur des chemins ondulés, à pique-niquer et à trouver des appareils photo bon marché pour prendre des photos de tout cela, comme si nous savions déjà que c'était quelque chose dont nous voudrions nous souvenir plus tard.

Le parc avait tout pour plaire et nous n'avons jamais voulu le quitter, du matin jusqu'à la fin de la soirée, lorsque le soleil s'est enfin couché.

La distribution des personnages change ici et là : des garçons sont amenés à jouer le rôle de créatures mystiques déroutantes, source de nombreuses discussions mais jamais vraiment à leur place ; les amis d'autres personnes s'y glissent. Et pourtant, la seule constante était le sentiment de liberté qu'elle permettait - qui n'a jamais faibli.

Le recul est une chose merveilleuse grâce à laquelle les expériences les plus banales et les plus régulières peuvent être teintées de magie, mais ici ce n'était pas le cas. Je crois fermement que même à ce moment-là, une petite partie de moi, peut-être de nous tous, savait qu'il s'agissait d'un moment de réconfort délicat ; qu'une fois que nous aurions quitté le parc, le charme pourrait être rompu et que ce sentiment de légèreté, de calme, ne pourrait pas durer plus longtemps.



L'HIVER À LA MER BALTIQUE

CLARA HAESSLER

L'air était froid. Ce n'était pas le froid d'une matinée d'automne fraîche ni le froid subtil qui annonce la première neige de l'année. Au contraire, c'était ce type qui rend les doigts rigides malgré les deux paires de gants et qui rend difficile de parler si on est silencieux pendant quelques secondes. C'était aussi le froid d'un jour si plein de merveilles qu'on n'a pas eu le temps de noter son visage glacé dont on se rappelle plus tard, avec des joues rouges et une tasse de chocolat chaud.

J'ai pris la photo quand j'avais quinze ans, dans un voyage vers l'île de Rügen avec ma grand-mère. Elle la visitait pour la première fois et je tiens à ce souvenir.

Le vent se renforçait à chaque pas que nous faisons vers la plage. Je pouvais sentir le froid, même si j'étais enveloppée dans plusieurs couches des vêtements. Enfin nous avons atteint le sommet de la dune. Un spectacle incroyable s'offrait à nous. J'avais vu la mer baltique sous la majorité de ces facettes depuis que j'étais petite. Je connaissais son tempérament. Les jours si calmes qu'un souffle ne bougeait pas la surface de l'eau et ceux où elle était si agitée que j'avais peur de me noyer dans les vagues de la hauteur d'un homme. Je connaissais le rythme doux des vagues aux heures du soir et les jours où nous étions heureux de trouver un refuge contre les éléments. Mais je n'avais jamais vu la mer baltique comme cela.

Le ciel était bleu avec le soleil brillant qui néanmoins ne donnait pas de chaleur. L'eau était agitée sous le vent si fort qu'on ne pouvait pas s'entendre si on était à quelques pas de distance. Et la plage... La plage était glacée. Parmi le bruit du vent et des vagues nous pouvions entendre le subtil crissement de la neige sous nos semelles. Comme un petit souvenir de prendre un moment pour devenir tranquille et écouter les petites choses parmi l'effervescence. Dans certaines parties, des petites crevasses avaient été créées dans le sable par le vent et l'eau. Les cônes de glace y pendaient comme des stalactites dans des grottes minuscules. Nous avons pu voir les falaises dans le lointain, les arbres qui se pliaient sous les éléments. Je me sentais comme un enfant dans un magasin de bonbons : enthousiaste, surprise et occupée à savourer chaque instant, à mémoriser chaque détail.

Plus tard nous étions assises dans un café près de la plage avec une carte de thé merveilleuse et des gâteaux délicieux. Nous avons parlé de ceci et cela, du voyage que nous avons fait dans la vieille voiture de ma grand-mère, du concert classique auquel nous avons assisté, d'être perdues dans la musique.

Si je regarde cette photo, je me souviens de ce jour-là : du vent, du froid, du sentiment communautaire mais en particulier des merveilles de la nature qui nous entoure et que chaque jour a le potentiel de nous surprendre, à sa propre magie inattendue.



L'IMPORTANCE DES ANNIVERSAIRES

EMILY BAYNES

Enfant, mon anniversaire était un événement compliqué. Bien que, comme la plupart des enfants, je répétais ce jour des semaines à l'avance, cultivant ma liste d'anniversaires comme s'il s'agissait d'une Écriture, j'étais aussi terriblement timide. La perspective d'entendre chanter "Joyeux anniversaire" en mon honneur suffisait à me hanter pendant des mois, sans parler du fait de devoir ouvrir un cadeau devant son donateur. Mon père me disait : « Qu'en dis-tu ? » « ...Merci... » murmurais-je en réponse.

Alors que j'entrais à l'école avec un grand badge d'anniversaire épinglé à mon pull, je pouvais sentir mes joues rougir et je m'agrippais à la jupe de ma mère pour me protéger. Dès que je trouvais le courage de franchir les portes de l'école, la journée se déroulait dans une vision de bonbons et de bons vœux, et juste comme ça, mon anniversaire s'envolait. Pendant des semaines, je ressentirais un lourd chagrin, sachant que je devais attendre que ces yeux se posent à nouveau sur moi.

Je me repassais les différents moments de la journée pour m'endormir, remballant mes cadeaux dans du papier journal pour ressentir l'allégresse que seul un anniversaire pouvait évoquer.

À mesure que j'avance dans la vingtaine, les anniversaires semblent avoir perdu de leur éclat. Ils ne sont ni un objet d'anxiété ni un objet d'excitation, mais plutôt un marqueur trivial du temps. Bien que je dorme sur mes deux oreilles le mois précédant mon anniversaire et les quelques semaines qui suivent, je pleure le poids qu'un seul jour peut avoir. Il me semble dommage de laisser passer ces événements sans ponctuation, surtout quand les jours d'un jeune adulte peuvent s'éterniser.

J'ai bon espoir que ces jours redeviennent sacrés lorsque je regarde ma grand-mère mettre la table pour le dîner de son 94 anniversaire. Verres polis et cheveux fraîchement coupés, je la regarde rougir comme une enfant alors qu'elle souffle les bougies d'une autre année.



LA FENÊTRE, LE MIROIR

JAMES BROMFIELD

Si je n'avais pas pris cette photo, ce soir n'aurait jamais existé. Et pourquoi ? Je relis mes journaux d'enfance, d'adolescence afin de discerner l'homme que j'étais autrefois, mais les feuilles n'illustrent qu'une image floue de quelques événements marquants. Il n'existe pas là-dedans, il reste ailleurs.

L'histoire qui se raconte ici est banale. Une échelle penche sur une cheminée ensoleillée par la dernière lumière d'un soir d'automne quelconque, vu à travers la fenêtre de mon appart. Mais soudainement j'entends les rires de mes colocataires, parmi lesquels je me trouve heureux, et si je fixe mon regard, le froid de cet hiver commence à s'insinuer dans mon corps. Le froid unique d'un soleil évanescent d'Édimbourg. Un aperçu de ma vie étudiante, ma ville étudiante. Ma vie.

C'est dans cette banalité quotidienne que je me découvre, la banalité que je ne suis pas arrivé à décrire auparavant, que j'ai oubliée.

Que tout cela soit à nouveau déformé par mon cerveau est un risque trop menaçant. Je pense à mes souvenirs d'enfance, d'adolescence, et je commence alors une guerre dont l'appareil devient l'arme.

La pression sur le bouton passe quasiment inaperçue, sauf que je fais chanter l'obturateur. Je transforme une beauté légère et éphémère en quelque chose d'immortel, qu'elle le veuille ou non.

Puis, j'aperçois un homme qui portera mon nom, qui me ressemblera. Il est incertain qu'il me reconnaisse. Mais il ressentira la lueur de l'image et ainsi nous nous retrouverons. Pour lui, j'ai gardé ce souvenir. Et pourquoi ? Pour que nous puissions nous unir à nouveau.

Je le vois. Il sourit.



LA FÊTE

KITTY STREATFIELD

Il y a une photographie d'un gâteau de fête simple de mon deuxième anniversaire. Cette image dépeint mon enfance. Elle suscite des émotions joyeuses et est pleine de souvenirs heureux. L'odeur de fumée des bougies reste dans l'air. Le vœu que j'ai fait est comme un rêve lointain, oublié depuis longtemps.

Je peux entendre des échos des rires et sentir mon enthousiasme à prendre la première tranche de gâteau, avec un glaçage en forme de petite maison, les fleurs jaunes et roses créant l'image un jardin de devant. Il semble que la célébration d'un anniversaire soit la plus magique pendant l'enfance. Pour moi, j'étais ravie de porter une jolie robe et un diadème en plastique et d'ouvrir des cadeaux à côté de ma famille et de mes copains.

Maintenant, chaque fête est devenue un souvenir d'un souvenir. Je peux seulement raconter les histoires des photographies, qui capturent l'amour et l'amusement. Bien que les détails précis soient oubliés, il y a des brefs instants particuliers qui sont encore forts. Mon frère aîné m'aidait à ouvrir mes cadeaux. Je me demande s'il attendait un présent spécifique – peut-être un jeu de société ou un DVD – qu'on pourrait apprécier ensemble sans conflit. Au fond, ma mère réprimandait un garçon après qu'il a mordu un autre enfant, un événement qui a passé inaperçu pour mon père quand il a pris la photo. Je sais que les deux chats s'étaient cachés après les premiers cris des enfants, bouleversés par le chaos des jouets, des vêtements et de tout le reste. Ils sont retournés au salon à la fin de la journée, intrigués par le papier cadeau et les paquets sur le sol.



LA PHOTO QUE JE N'AI JAMAIS VUE

ISABELLA SANAI

Ça fait un moment que j'ai tenu
La photo que je n'ai jamais vue
Elle n'est pas là sur l'étagère
Avec les autres de ma mère
Ni là en haut sur le mur
Accrochée parmi les peintures.

Et si la vérité est dite,
Je ne la trouverai pas vite
On ne retrouve pas tout ce qu'on perd
Ni nos albums, ni nos grands-pères
Mais tournons-nous vers notre esprit
Et fabriquons un autre récit.

Note de fin : Pendant la Révolution Islamique en Iran de 1979, la famille de mon père a perdu la plupart de ses affaires, y compris leur maison. Parmi les choses volés par le régime étaient leurs albums photos, et la photo de mon grand-père au sommet du mont Damavand.



LA POUPETTE

T O R A E L I S E K R A F T

Bonjour ! J'ai vu ton annonce et je pense qu'on a des intérêts en commun ! Je m'appelle Miranda. Comme toi, j'aime aussi la cuisine africaine et la littérature norvégienne. Je n'ai jamais trouvé un tel match sur ce site... je n'ai pas pu m'empêcher de t'envoyer un message. J'ai juste une petite question... qu'est-ce que tu veux dire par « ma femme est inaccessible » ? Si vous êtes séparés, ça ne me dérange pas du tout, mais tu ne trouves pas que c'est bizarre de mettre cette info dans ton annonce ?

Je regarde le message de Miranda sur mon écran. Je ne suis pas habitué d'avoir une réponse à mon annonce. Personne ne s'intéresse à un homme avec une femme inaccessible. Je tourne la tête. Elle ne me regarde pas. Elle ne me regarde jamais. Elle reste toujours sur sa chaise, dans son coin, ses yeux vides. Mes yeux retournent au message de Miranda, et je lui réponds.

Je ne sais pas comment t'expliquer... si tu me fais confiance, je préférerais de te montrer.

Eh bien, Miranda me faisait confiance. Dès qu'elle entre dans la maison, je lui dis que je suis un homme honnête. « Je préférerais de te montrer la vérité tout suite, pour que notre rendez-vous se termine plus vite si tu ne restes pas. » Miranda me regarde un moment, comme si elle décidait si je suis un psychopathe ou non. La curiosité gagne, elle m'accompagne à l'étage.

Un silence remplit l'atmosphère. Miranda regarde la figure dans le coin, puis moi. Elle fronce ses sourcils. « Mais... elle n'est pas vivante ? » Si, elle est vivante, je la réponds. Ou bien, son cœur bat. Mais elle est plutôt comme une masse de chair et de sang, posé sur la chaise. La silence de Miranda me fait comprendre la brutalité de ma phrase. Je tourne ma tête. « J'étais amoureuse de ma femme, mais elle n'est plus là. Un jour, je me suis réveillé, et je la trouvais sur cette chaise dans cette position. Ça fait quatre ans. Elle ne mange pas, elle ne fait rien d'autre que d'être assise sur cette chaise. Aucun médecin ne pouvait m'expliquer la situation, aucun psychologue ne pouvait m'aider. Alors je la vois comme morte. Ma femme est morte. Mais je lui ai promis que je prendrais soin d'elle et qu'elle pourrait rester ici, dans sa chambre. »

Miranda reste muette. Puis elle tourne la tête lentement. Elle lève sa main et la pose sur ma joue. Ses yeux sont bienveillants, elle me regarde comme j'avais cinq ans. « Tu as rêvé combien de temps, toi ? » elle me demande. Je suis choqué par son choix de mots. « ... Rêvé ? » je réponds nerveusement. « Oui, mon pauvre. Rêvé. Tu ne vois pas que ta femme est une poupette ? » Je ne sais pas quoi dire. Je sens seulement son pouls dans sa main, posé sur ma joue. Un cœur qui bat.



LE DESTIN PARTICULIER

CHLOE BEECHINOR-COLLINS

Une séance de photos s'est déroulée un jour en octobre. Trois copines qui sont venues d'apprendre à se connaître. Une photo pour montrer la beauté de notre université était le but. Je ne savais pas à ce moment-là, mais c'était une photo représentative d'une amitié forte, qui brûle aussi forte aujourd'hui que dans ces jours-là. Une vraie histoire directement connectée de notre connexion, capturée dans cette photo.

On était seul dans la cour principale de notre université. Presque seul. Un homme avec un bonnet bordeaux était en train de prendre les photos de la cour. On voulait que quelqu'un prît une photo de nous pour avoir le meilleur résultat. On s'est parlé. Devrait-on s'approcher de lui ? Est-ce qu'il veut accepter de nous prendre une photo ? Naomi était courageuse.

Naomi lui a demandé. Et j'ai pensé dans un coin de la tête que c'est un de mes bons modèles. Elle a interagi avec cet homme. Ce premier mois de l'université était un des mois les plus difficiles de ma vie. Je n'avais aucune confiance. Mais Naomi l'a fait. Ma mentalité a commencé de changer pour le mieux grâce à elle.

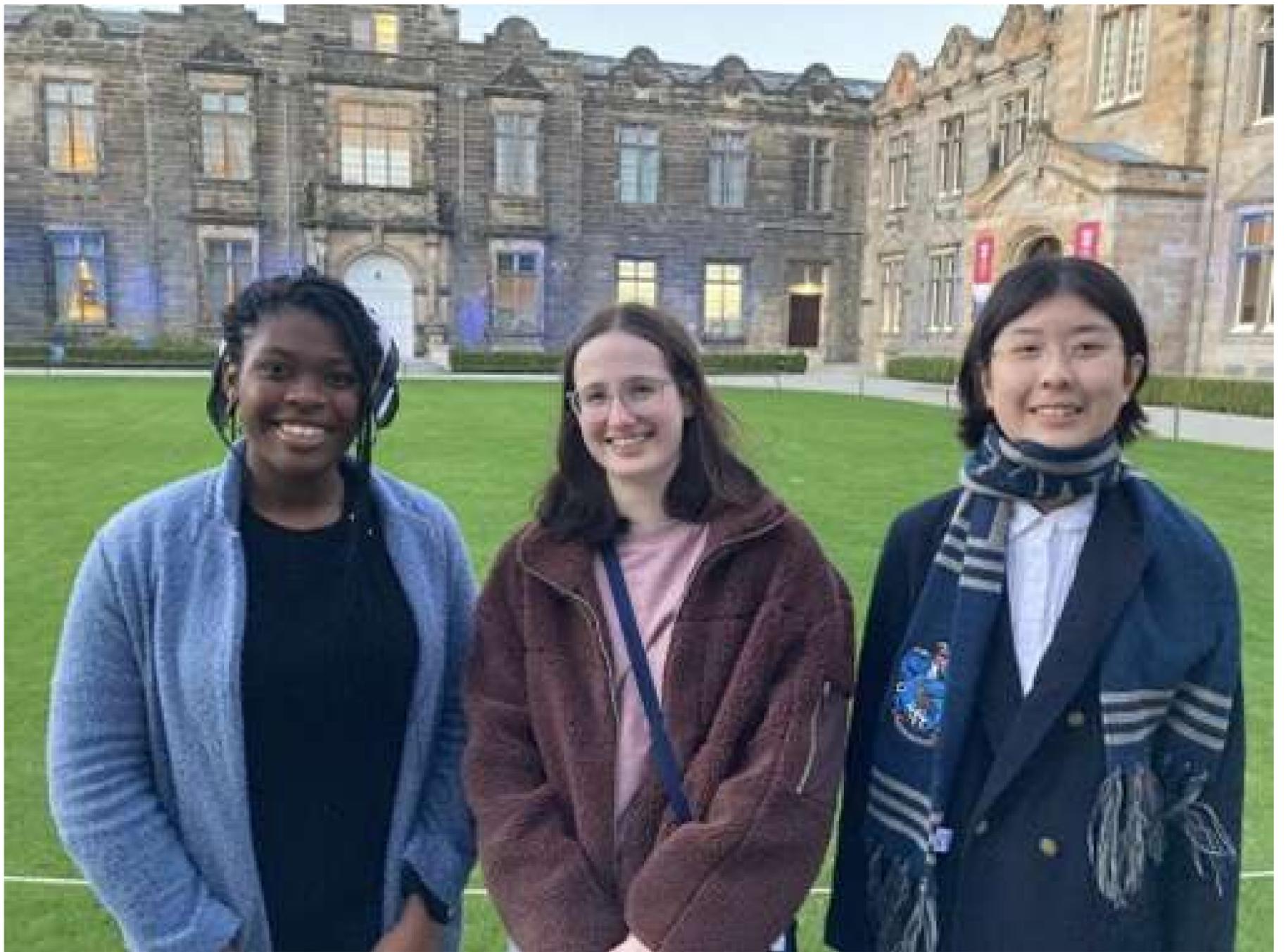
L'homme qui nous a pris une photo avait un accent australien. C'était pour moi un rappel du fait que je suis à l'université de St Andrews. Une communauté globale. J'ai pensé qu'il était un touriste qui a beaucoup aimé l'université.

J'ai donné mon portable à cet homme. Moi, Naomi et Ash (Naomi à gauche, Ash à droite) avons formé un rang. Et on a souri avec les plus grands sourires du monde. Mais je ne savais pas que les autres moments passent avec ces deux femmes seront comblés d'encore plus grands sourires.

Quand l'homme a pris les photos, il m'a redonné mon portable. On a dit merci et il est parti. On s'est parlé de la générosité de cet homme de nous prendre plusieurs photos pour nous.

Mais l'homme est parti à un autre côté du Quad. Un garçon dont je me souviens est apparu. C'était un camarade de classe. C'était à ce moment-là que j'ai rencontré le père de mon camarade de classe. C'était lui qui nous a démontré un simple acte de la générosité de nous prendre beaucoup de photos. C'était lui qui nous a aidé à solidifier notre amitié avec cette photo.

Cette photo est aussi un symbole de quelque chose qu'on peut regarder comme aubaine ou fléau de St Andrews. Si on ne reconnaît pas quelqu'un, il y a la probabilité très haute qu'il est ami avec quelqu'un on connaît. Parfois c'est une aubaine, parfois c'est un fléau. Mais c'est unique. Et cette photo représente la singularité et le destin particulier de cette ville minuscule de l'Ecosse.



LES ARBRES EN FLEURS

ROSIE PATTERSON

À première vue, en raison des flocons de neige blancs qui pleuvent sur l'image, vous auriez pu penser que cette photo a été prise un jour d'hiver. Mais, si vous regardez de plus près, peut-être remarquerez-vous le manque de mes vêtements d'hiver, et par conséquent il semble possible que vous ayez été trompé par le cadre saisonnier de cette photo.

Je me souviens uniquement d'une vague poignée de jours où j'ai rendu visite à mon père à son emploi après l'école maternelle. Mon père travaillait près d'une forêt sauvage avec des mauvaises herbes indisciplinées et des arbres qui dominaient. Parmi toute la nature et la beauté qui m'entouraient, les arbres en fleurs étaient mes préférés, avec leur saupoudrage qui tapisse le sol de rose pâle pendant les mois de la floraison.

Il m'emmenait faire une promenade à travers ce magnifique coin de nature. Ce jour particulier, mon père a secoué une branche fleurie, ce qui a fait tomber une pluie de pétales roses autour de moi.

J'étais debout, souriante d'émerveillement en voyant la neige en été. Une neige que mon père a créée seulement pour moi !

Mon père m'a envoyé cette photo pendant ma première année de l'université. Je suppose qu'il a été confronté aux émotions d'un nid vide et peut-être mon père avait-il envie de revivre ces jours. Les jours où nous passions du temps en été dans la forêt ensemble, un père et sa petite fille, sous les arbres en fleurs qui neigent.



LES GALETS

MADELEINE FRIEDLEIN

Il y a beaucoup des galets sur les plages
de Nice,

Ils se brisent contre le rivage.

Ils sont trop gris.

Ils sont trop laids.

Ils se brisent parce qu'ils veulent être le
sable, le sable d'or !

Tous les gens aiment le sable, pas les
galets.

Les gens prennent le train pour Cannes.
Ils se bronzent sur le sable.

Les galets se brisent. Ils se brisent tout
le temps, tout le temps.

Maintenant.

La vague et le galet se rencontrent, se
touchent, maintenant.

Ils veulent se briser, devenir le sable
d'or.

Pourtant, ceci n'est pas possible.

Les galets de Nice seront toujours les
galets de Nice.

Trop gris.

Trop laids.

C O N C O U R S 2 0 2 3



L'ÉTÉ DE L'AMOUR

JAYDEN BAXTER

L'amour est un outil puissant que nous avons tous le don d'avoir dans cette vie. Nous pouvons transmettre l'amour, recevoir l'amour et il peut être représenté sous de nombreuses manières à travers tous les médias. Souvent, l'amour peut être un lieu dans le temps ou peut-être un souvenir. Pour ma part, je tiens à cœur deux aspects de l'amour illustrés par une seule photographie prise dans un camp de vacances au beau milieu d'un été américain. Le sentiment réconfortant de rencontrer une autre personne sur cette terre tout en étant connecté à un endroit que vous pouvez appeler votre deuxième maison me fait sentir complet. À la date où cette photo a été prise, les soucis et les problèmes du monde moderne étaient inexistantes, puisque pour moi, c'était l'apogée parfaite de mon bonheur.

L'atmosphère qui se dégage de cette photo, avec le ciel au clair de lune qui se projette sur le camp et les lumières chaudes des cabanes, décrit parfaitement non seulement la vie du camp, mais aussi la communauté dans laquelle nous vivons nos vies les plus mémorables.

Cette photo a été prise après un défilé du personnel et des campeurs lors des célébrations du 4 juillet. Nous avons célébré nos origines et nous nous sommes rapprochés d'autres cultures et d'autres pays au cœur de la communauté du camp.

La clarté de la satisfaction et de l'aisance que j'ai ressenties à ce moment-là a été libératrice. J'ai fait comme si je me connaissais vraiment et que je savais ce que je ressentais intérieurement à l'égard de mon ami à ce moment-là. Le moment où vous réalisez que vous aimez quelqu'un comme sur cette photo, c'est lorsque partout où vous allez avec cette personne, vous ne faites que ressentir de la satisfaction et un contentement total à son égard. Quand le moment est venu de rentrer chez moi, j'ai ressenti un vide certain, mais j'avais hâte de me retrouver pour la prochaine date et la prochaine photo que nous prendrons.



J'AI ENVIE DE TOI

VALENTINA BARTNOVSKAYA

Ma tante m'a racontée cette petite histoire il y a quelques mois et j'avais tout de suite une impression de cet homme dans ma tête - comme une photographie. D'ailleurs, je crois qu'on prend des photos tout le temps dans la vie quotidienne, par exemple quand quelqu'un nous raconte une histoire ou quand on se souvient de quelque chose, même en se promenant dans la rue si on voit un beau truc (ou un moche) on en prend quelque chose qui ressemble à une photographie - sauf que la plupart du temps c'est éphémère. Donc voici ce qui reste de l'expérience de ma tante pour moi.

Je rentrais du magasin avec deux sacs remplis dans les mains. J'avais faim ; je marchais vite, en ne prenant pas conscience des gens autour de moi. Je l'ai vu comme par hasard. Lui avec ses yeux de charbon comme m'annonçant le début d'une folie.

Il m'a regardé directement dans les yeux pendant que je suis passée à côté de lui et quelque chose dans son regard m'a fait lever les yeux pour rejoindre les siens. Il y avait une telle fureur dans son expression, un tel désir. Pourtant je ne le connaissais pas ; aucun de ses traits ne m'étaient familiers. Mais il m'a regardée avec les yeux d'un amoureux, et je me suis tout de suite sentie percée.

Son regard n'a duré que quelques secondes, peut-être moins, je ne m'en souviens plus. Mais c'était si violent que j'avais soudainement l'impression que ses mains se baladaient sur mon corps.

C'était fulgurant. J'ai été attirée vers lui, comme si quelqu'un m'avait saisie par le bras et était en train de me tirer vers cet inconnu. Je voulais m'approcher de lui, sentir la chaleur de ses mains sur ma peau.

Lui restait immobile, toujours en me regardant étroitement dans les yeux, son corps appuyé contre le poteau d'un abribus. Et à cet instant j'ai su que je l'aimais, que je l'aimais absolument sans même savoir comment il s'appelait. Mais surtout j'aimais qu'il n'ait pas peur de me regarder juste comme ça, sans vergogne, sans crainte d'être considéré comme impoli ou incourtois. Non. C'était charnel, cru, dévêtu d'embarras. Deux yeux noirs remplis d'audace sexuelle. Et je l'ai aimé au premier instant.

Quelques pas plus tard, je me suis ralentie en pensant à me présenter à cet homme. Il me regardait comme s'il n'avait pas à faire attention à moi, comme s'il voulait me prendre dans ses bras là au milieu de la foule et me serrer fort. Mais son regard ne demandait rien, il n'attendait rien de moi, sauf pouvoir me regarder. Il y avait sur son visage l'expression d'un loup dans la forêt, et j'ai senti une noirceur, comme s'il m'avait emmenée dans une chambre sans fenêtres et m'avait enlacée dans l'obscurité.

Il me semblait que tout était déjà écrit pour lui et qu'il me le montrait à travers son regard. Toute une histoire inconnue, lointaine et clandestine.